

Fabio Lorenzi-Cioldi

Dominants et dominés
Les identités des collections et des agrégats

2^e édition

Presses universitaires de Grenoble

PRÉFACE

Huit ans après sa première parution, sous le titre *Les représentations des groupes dominants et dominés: Collections et agrégats*, la réédition de cet ouvrage répond au besoin d'une mise au point. Le manuscrit a été entièrement revu et augmenté pour offrir aux lecteurs un état des lieux de la réflexion et de la recherche sur les groupes dominants et dominés.

Dominants et dominés plaide pour un élargissement de la notion de groupe social. Ce projet se définit contre la tradition théorique, prépondérante en psychologie sociale, qui considère que l'appartenance à un groupe conduit inéluctablement à la dépersonnalisation de ses membres par l'entremise de caractéristiques communes à tous les membres du groupe. Il réaffirme la portée heuristique des notions de collection et d'agrégat. L'agrégat, groupe homogène et compact, composé d'individus similaires et interchangeables, s'estompe à mesure que le regard s'élève dans la hiérarchie sociale pour laisser place, à son sommet, à la collection, un rassemblement plus éphémère de personnes toutes différentes les unes des autres. Ces notions prennent d'abord appui sur un cumul de faits empiriques indiquant que nos représentations quotidiennes des groupes sont plurielles, car elles dépendent des positions occupées par les groupes dans la hiérarchie sociale. Elles sont ensuite étayées par des principes théoriques relevant de domaines majeurs de la psychologie sociale: les normes, l'attribution, l'oppression, la covariation, et l'idéologie.

Or, témoignant de sa vitalité, cette idée non conformiste dans la psychologie sociale est en passe de recevoir un accueil plus large. La résistance que lui a opposée l'aversion pour l'étude empirique des hiérarchies sociales s'est considérablement affaiblie ces dernières années. Les références au statut social des groupes, à leurs hiérarchies, aux phénomènes de la domination, ont désormais droit de cité dans les revues scientifiques les plus en vue.

En particulier, nombreux sont les travaux qui, après la première édition de cet ouvrage, se sont mis à questionner le postulat d'un antagonisme des composantes collectives et personnelles de l'identité individuelle. Ces critiques ouvrent à des conceptualisations multiples du groupe, comme en témoigne la matière nouvelle rassemblée dans cette édition.

Mais, il ne suffit pas de reconnaître la pluralité des conceptions du groupe. Dans leur grande majorité, les propositions récentes demeurent rivées à une approche personnologique. Qui plus est, nombre de psychologues sociaux ont accroché depuis peu leur wagon au train des neurosciences (qu'elles soient cognitives, affectives, ou sociales) pour asseoir et légitimer ces modèles personnologiques. D'où la nécessité de la présente mise au point, qui permet tout à la fois de recenser les acquis récents et de recadrer l'étude des groupes dominants et dominés dans le champ des représentations sociales.

L'étude des groupes dominants et dominés

Il y a deux manières de se perdre: par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l'universel (A. Césaire)

Un ouvrage de Said (1996) s'ouvre sur une citation de Karl Marx: «Ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, ils doivent être représentés». Ce jugement, que Said prête aux politiciens, écrivains et scientifiques européens qui ont œuvré des siècles durant à déposséder les peuples d'Orient des moyens de se penser autrement que comme des Orientaux, illustre la thèse du présent essai, mais il suggère également qu'elle recèle un paradoxe. Les représentations des groupes dépendent de la position qu'ils occupent dans la structure sociale. Elles n'en sont toutefois pas le simple décalque. Étant dans une large mesure dictées et légitimées par les dominants, ces représentations se séparent quant à leurs prétentions à l'autonomie et à l'universalité. Les groupes dominants, plus que les groupes dominés, concèdent à chacun de leurs membres les gages de leur personnalité. Ils donnent libre cours aux particularités individuelles et propagent un sentiment de liberté vis-à-vis de la structure sociale.

Définir les dominants et les dominés n'est pas chose facile. Plusieurs notions, comme le statut, le prestige, le pouvoir, la puissance, l'influence, l'autorité ou encore la domination concourent à les délimiter. Toutes ces notions renvoient à une idée de verticalité

sur un continuum comprenant un haut et un bas (Hall, Coats & Smith LeBeau, 2005). Le statut social d'un groupe est un faisceau de caractéristiques – profession, revenu, patrimoine, niveau d'éducation, style de vie et habitudes de consommation, traits de personnalité, attitudes, opinions, etc. – qui possède une valeur reconnue par la plupart. Une position élevée entraîne du prestige, à savoir une capacité à imposer le respect et à susciter l'attrait et l'admiration. Le prestige désigne, dans son sens littéraire, la fascination qu'exerce un artifice ou une illusion dont les causes sont réputées surnaturelles et magiques ; un groupe de haut statut entretient cette opinion car, comme nous le verrons, il cultive la plus grande discrétion sur l'origine collective de sa supériorité.

Le statut est habituellement distingué du pouvoir, qui réside dans le contrôle exercé sur le devenir d'une personne ou d'un groupe, et de l'influence, qui se manifeste par la capacité d'amener les autres à agir conformément à ses desseins. Mais, comme le notent Ellyson et Dovidio (1985, p. 6), ces différents attributs concordent fréquemment dans la réalité sociale : ceux qui ont un statut supérieur sont également dominants et disposent de plus de moyens pour influencer autrui. D'une part, des inégalités de toutes sortes interfèrent entre elles pour former un système, « en se renforçant plus souvent qu'elles ne s'atténuent, aboutissant en définitive à accumuler les handicaps à l'une des extrémités de la hiérarchie sociale, tandis que les privilèges se concentrent à l'autre extrémité » (Bihl & Pfefferkorn, 1999, p. 20 ; cf. aussi Bihl & Pfefferkorn, 2008a). D'autre part, toutes sortes de croyances sur la valeur et le prestige des groupes s'entremêlent dans un ensemble diffus mais cohérent qui favorise systématiquement le groupe de statut supérieur dans une hiérarchie sociale (Ridgeway & Erickson, 2000). De manière analogue, Bourdieu (1979) différencie les capitaux possédés par les individus, tant par leur nature (économique, culturelle, sociale et symbolique) que par leur volume. Différentes configurations de ces capitaux distinguent les acteurs dans un champ donné. Mais Bourdieu insiste également sur les relatives liquidités et convertibilités des capitaux ;

ces transformations pour des volumes élevés de capitaux aboutissent à leur harmonie. Un grand nombre d'enquêtes sur les représentations sociales des professions montrent que celles-ci sont organisées autour de critères fortement corrélés incluant le salaire, le degré d'indépendance, la connotation sexuelle, etc. (Lorenzi-Cioldi & Joye, 1988).

«L'accent mis [...] sur la multidimensionnalité ne saurait [...] faire oublier que l'univers social est fortement polarisé le long d'un grand axe», s'exclament Desrosières et Thévenot (1988, p. 26). On ne saurait dès lors pas s'étonner que les notions de statut, de pouvoir et de domination soient souvent rassemblées dans les répertoires thématiques des ouvrages sur les relations intergroupes. Sherif et Sherif (1969), par exemple, amalgament le pouvoir et la position hiérarchique [*rank*] (p. 140), bien qu'ils incitent parfois à séparer ces deux aspects des relations entre les groupes (p. 159). Se réclamant de la tradition wébérienne, Runciman (1966) distingue trois approches de l'inégalité sociale : le statut, qui concerne les gradations de prestige, le pouvoir, qui tient à l'exercice de l'autorité, et la classe sociale, qui pointe les rôles professionnels et la richesse. Comptant parmi ceux qui ont le plus insisté sur cette multidimensionnalité de la stratification sociale, il constate néanmoins que ces approches œuvrent dans la même direction et conduisent à l'émergence de groupes fortement superposés. «La difficulté, concède-t-il, consiste à maintenir cette triple distinction au cours de la discussion sur la stratification sociale» (p. 58).

Nous appellerons donc statut social les attributs et les prérogatives d'un ensemble de personnes assignables à un même groupe à l'aide d'un au moins des critères gradués que sont le prestige (le statut au sens strict), la domination et le pouvoir. Le statut social est l'attribut d'un groupe ou d'un rôle social et non celui de la personne. Il relie des groupes, non des individus, mais il les unit autant qu'il les sépare. Il appelle tout à la fois un examen des spécificités de chaque groupe et un examen de la structure sociale dans laquelle interagissent ces groupes.

Altérité et supériorité

Cette exigence d'un double regard sur les groupes est clairement exprimée par Grignon et Passeron (1989) qui, à l'occasion d'un débat sur le thème de la culture populaire, s'interrogent : « Faut-il [...] pour comprendre une culture dominée dans sa cohérence, la traiter comme un univers symbolique autonome, en oubliant tout ce qui est en dehors d'elle et au-dessus d'elle, et d'abord les effets symboliques de la domination que subissent ceux qui la pratiquent, quitte à y revenir après coup ? Ou faut-il au contraire partir de la domination sociale qui la constitue comme culture dominée pour interpréter d'emblée par rapport à ce principe d'hétéronomie toutes ses démarches et ses productions symboliques ? » (p. 19). En d'autres termes, faut-il hiérarchiser les groupes, leurs pratiques et leurs productions symboliques à l'aide d'un petit nombre de critères partagés, ou faut-il admettre une pluralité de critères qui font évoluer les groupes de manières autonomes ? Les prises de position dans les sciences sociales reflètent cette oscillation entre un regard porté sur la structure sociale et sur les rapports de domination, et un regard porté sur les caractéristiques propres de chaque groupe. Il existe des démarches qui partent de la domination pour éclairer les pratiques et les représentations de chacun, tandis que d'autres isolent les pratiques et les représentations des membres d'un groupe pour en décrire les spécificités. Au nombre des approches de la domination, émergent par exemple les travaux de Halbwachs (1912) sur les habitudes de consommation, de Bernstein (1975) sur les pratiques langagières, de Bourdieu (1979) sur les habitus de classe ou encore de Williams et Best (1982) sur les stéréotypes de sexe. À l'inverse, les travaux de Hoggart (1970) sur la culture du pauvre, de Labov (1973) sur la langue vernaculaire des Noirs américains, de Becker (1990) sur les déviants et de Gilligan (2008) sur le code moral féminin exemplifient des démarches plus soucieuses de détailler les caractéristiques internes d'un groupe.

En vérité, la séparation de ces deux approches, celle de la spécificité des groupes et celle de la domination intergroupes,

n'est jamais évidente. On voit poindre des considérations qui relèvent des deux sortes d'analyses chez un même auteur, comme en témoigne, chez Bourdieu, *La distinction* (du côté de l'étude de la domination) et *La misère du monde* (du côté de la spécificité). On le voit parfois dans une même œuvre, comme lorsque Fussell (1992) oppose les styles d'ameublement des habitations appartenant aux membres des classes supérieures et aux prolétaires. D'une part, Fussell met en regard des objets identiques quant à leurs fonctions mais se séparant quant à leurs valeurs distinctives, par exemple des estampes originales de peintres reconnus chez les nantis et des reproductions des mêmes estampes « que l'on retrouve dans toute chambre de Motel » (p. 89), chez les ouvriers. Mais, d'autre part, il admet que les individus élaborent des représentations radicalement différentes des classes sociales en fonction de leur propre appartenance à une classe : « Au niveau inférieur, les gens tendent à croire que la classe est définie par la quantité d'argent que l'on possède. Au milieu, ils consentent que l'argent a quelque chose à voir avec elle, mais ils pensent que l'éducation et le type de profession exercée sont presque aussi importants. Plus près du sommet, ils estiment que le goût, les valeurs, les idées, le style et le comportement sont des critères de classe indispensables indépendamment de l'argent, de la profession ou de l'éducation » (p. 16).

Malgré les difficultés qu'elle pose, la double exigence d'une analyse interne et externe des groupes semble devenue incontournable. Les mutations idéologiques, politiques et économiques survenues dans l'après-guerre font que chaque société connaît plus que jamais des balancements entre des forces centrifuges et des forces centripètes. « Le monde paraît en même temps tomber en miettes et se réunir », s'exclame Tetlock (1998, p. 895). D'une part, l'avènement d'un monde multipolaire (le rythme avec lequel sont créés des États n'a jamais été aussi soutenu), l'émergence de nouveaux mouvements sociaux (le féminisme, les revendications identitaires au nom d'un territoire, d'une religion, etc.), de nouvelles catégories sociales (les sans-papiers, les exclus, les précaires, les travailleurs pauvres, les personnes issues de la diversité, etc.) et de clivages inédits (la fracture numérique causée par

l'accès inégal aux technologies de la communication, les acteurs de l'économie réelle et de l'économie financière) attirent l'attention des chercheurs sur ce qui singularise les groupes ; les sociétés se font éclatées et polycentriques en résonance avec des systèmes de valeurs eux-mêmes pluriels. D'autre part, la consommation de masse, le village planétaire promis par les nouvelles technologies de la communication, la mondialisation économique et culturelle (les flux migratoires, les collaborations imposées après les fusions d'entreprises, le nivellement des parlars régionaux, etc.) ou encore la consolidation d'entités supranationales (l'Union européenne, l'ONU, le droit international, voire les droits humains) séparent les individus de leurs identités locales et favorisent leur adhésion à des valeurs communes (Bourdieu & Wacquant, 2001). À cet égard, significative est par exemple la polémique qui a fait rage au sein du Comité International de la Croix Rouge pour le choix d'un emblème, acceptable par tous et respecté en toutes circonstances, qui a conduit les États de confession musulmane à contester la croix rouge, symbole du christianisme, les États chrétiens à contester le croissant rouge, symbole de la domination turque, et Israël à plébisciter l'étoile de David. Depuis juin 2006, un symbole sans connotation religieuse, le cristal rouge, est venu s'ajouter pour désamorcer les tensions et exhorter à une identification plus universelle. Ces tendances à l'universalisation mélangent les styles de vie d'entités, de communautés et de strates sociales bien délimitées. C'est ce qui a notamment fait clamer à certains sociologues la fin des classes sociales, des idéologies voire de l'histoire (Bell, 1960 ; Dubet & Martuccelli, 1998)¹. Comme l'a suggéré Robertson (1995) en forgeant le concept de

1. Ce discours est très ambigu (cf. notamment Hobsbawm, 1995, p. 495-504). Il peut notamment être prétexte à la célébration du modèle culturel occidental, comme chez Fukuyama (1992), ou à sa condamnation, comme le souligne Hoggart (1970, p. 141) qui parle d'une culture « sans classe » comme d'une culture « sans visage ». Il peut encore être au fondement d'une approche nouvelle des phénomènes identitaires ; par exemple, Maalouf (1998, p. 135 et suivantes) considère le déclin d'un héritage identitaire vertical – le rapport aux ancêtres – au profit d'un héritage horizontal – les rapports entre les communautés émergentes – dans un monde où se superposent plusieurs lignes de fracture entre les groupes.

glocalisation, ou Mendras en proposant celui de *rurbanisation* (*Le Monde Diplomatique*, mars 2002), les sociétés et les groupes qui les composent n'apparaissent désormais ni comme des communautés fermées détenant les principes de construction de leurs valeurs, ni comme des formations entièrement ouvertes sur les autres groupes. Partant, chaque démarche, de domination ou de spécificité, présente à elle seule une vue réductrice de la genèse et du contenu des représentations des groupes.

Mais, s'il est vrai qu'elle ne peut servir à distinguer nettement des productions comme telles, l'opposition entre la spécificité et la domination trahit les différences de sensibilités des chercheurs qui se penchent sur les pratiques et les représentations d'un groupe régi par un rapport inégal avec ses hors-groupes. Ceux-ci se sont souvent intéressés aux manières dont les dominants élaborent des stéréotypes sur les dominés, expriment ou mettent au second plan les préjugés qu'ils ressentent à leur égard, imposent des normes de comportement à tous et cultivent des manières d'être qui incarnent ces normes. Par exemple, l'androcentrisme qui a pesé sur l'étude des différences de sexe illustre comment l'avantage accordé aux pratiques et aux objets masculins dans la définition culturelle de l'être humain a éclipsé pendant longtemps l'intérêt pour les pratiques et les objets de l'autre sexe (Lorenzi-Cioldi, 1994, p. 37-49). De manière analogue, la difficulté avec laquelle les travaux sur l'influence minoritaire, l'innovation et le changement social se sont affirmés sur les travaux qui examinent le conformisme, le suivisme et l'obéissance témoigne de l'adoption tacite du point de vue des dominants et de la promotion d'une psychologie sociale que l'on peut qualifier, avec Doms et Moscovici (1998), de légitimiste.

Les dominants et les autres

Si les approches de la domination sont focalisées sur ce qui différencie les groupes, c'est donc pour mieux souligner l'attraction qu'exercent les dominants sur tous les groupes qui composent

la société. Prenons la théorie des classes sociales de Halbwachs. Basée sur la métaphore du feu de camp, elle conceptualise un centre rayonnant et une périphérie s'opacifiant à la mesure de son éloignement (cf. Baudelot & Establet, 1994, p. 42 et suivantes). Il en va de même pour la description des styles de vie des classes que fait Goblot (1925) en termes de *barrière* et de *niveau*. « D'une part, commente Touraine (1973), est créée une *rupture* entre le mode supérieur et le mode inférieur de consommation. En haut se trouve l'invention, le génie, l'esprit pur, l'élégance, le goût qui sont à la fois le produit de dons individuels et le résultat de l'appartenance prolongée à une élite délivrée des soucis bassement matériels; en bas se trouve l'activité pratique, répétitive, qui permet des gratifications immédiates. D'autre part est établie une *continuité* du haut vers le bas par dégradation progressive » (p. 329; cf. aussi Merlié, 1994, p. 35-40). Dans *La distinction*, Bourdieu sépare les descriptions des classes sociales dans des chapitres dont les titres explicitent subtilement cette double dialectique de la rupture et de la continuité: « Le sens de la distinction » pour les couches dominantes, « la bonne volonté culturelle » pour les couches moyennes, et « le choix du nécessaire » pour les couches populaires. Au principe de la distinctivité personnelle, qui s'impose à tous, se heurtent les prétentions jamais entièrement récompensées des couches moyennes et les privations jamais entièrement soulagées des couches populaires.

De telles approches, centralisatrices et pyramidales, s'exposent au danger que Grignon et Passeron (1989, p. 136) nomment le *dominomorphisme*. Il s'agit d'une attitude qui consiste à saisir ce qui se passe chez les dominés par analogie avec ce qui se passe chez les dominants. Elle prétend que ce qui explique le goût des dominants peut aussi expliquer le goût des dominés auprès desquels il assume toutefois des aspects appauvris et dégradés et se réduit parfois à un jugement sur ce que le groupe *n'est pas*. Toute idée de contre-culture populaire s'efface au profit de pratiques et de représentations imitant maladroitement la culture dominante. Grignon et Passeron commentent à ce propos que « les cartes de l'espace sociologique [produites selon ce principe] présentent

une image inversée du territoire social, la description minutieuse et fouillée des régions “polaires” contrastant avec les régions presque blanches qui signalent, dans le bas des feuilles, les terres inconnues [...] habitées par les classes populaires. Tout se passe comme si l’observateur, placé sur la pointe de la pyramide sociale, perdait son pouvoir de discernement à mesure que son regard plonge vers la base de celle-ci : la raréfaction de l’information pertinente va de pair avec l’indifférence aux différences, aux variations et aux oppositions dont la connaissance permettrait seule de construire l’espace social des goûts populaires » (p. 115). Partant, les tenants des approches de la domination sont parfois accusés de décrire les dominés, leurs pratiques, goûts et attitudes en termes de conduites d’aliénation, et plus généralement de misérabilisme (Touraine, 1973, p. 166 et 201 ; cf. aussi Lasch, 1995). Ces descriptions les accablent de manques et de déficiences, comme en témoigne l’empressement avec lequel des chercheurs de tous bords imputent toutes sortes de déficits, voire de pathologies, aux membres des couches populaires et moyennes. On recense leurs *goûts de nécessité* (Bourdieu), leur *insécurité psychique* et leur *panique du statut* (Mills), leur *manque d’ambition* (Hyman), la *modestie excessive* de leurs aspirations (Steele et Aronson), l’*hétéro-détermination* de leurs attitudes (Riesman), leur *autoritarisme borné* (Lipset), l’*hypercorrection* langagière dont ils font preuve (Bourdieu) ou encore leur usage d’un code de parole *restreint* (Bernstein). Arrêtons-nous un instant sur la dichotomie des codes de parole élaboré et restreint, exemplaire à cet égard (Bernstein, 1975). Le code élaboré, maîtrisé uniquement par les membres des classes supérieures, s’oppose au code restreint par sa faible prévisibilité, sa capacité à faciliter l’élaboration verbale des intentions subjectives du locuteur et à en accroître la sensibilité aux distinctions et aux différences personnelles, l’individualisation, l’égocentrisme, l’universalisme et l’indépendance vis-à-vis des situations. Le code élaboré personnalise le locuteur et occulte la hiérarchie des groupes. Le code restreint, employé par tous mais de manière plus exclusive par les membres des couches populaires, est engendré par « une forme de relations sociales qui se fondent sur un champ d’identifications étroitement et

consciemment partagé par les membres du groupe. [...] Le fonds d'intérêts communs des sujets rend inutile l'effort pour élaborer verbalement les intentions et les rendre explicites» (Bernstein, 1975, p. 107). Ainsi, les usages de la langue «tendent à s'organiser en une structure d'oppositions qui reproduit dans l'ordre symbolique la structure des rapports de classe comme champ de positions différentielles à l'intérieur de laquelle chacun d'eux reçoit une valeur (positive ou négative) de distinction» (Bourdieu & Boltanski, 1975, p. 15). Ces usages laissent entendre, comme le déplorent Grignon et Passeron (1989, p. 116), que la culture et les manières d'être du pauvre se tarissent dans une sous-culture et des manières d'être plus pauvres.

Exemplaire à cet égard, une polémique entre deux linguistes s'est engagée récemment dans la presse. Pour Alain Bentolila, la responsabilité des faibles compétences langagières des populations les plus pauvres en France doit être cherchée dans leur ghettoïsation géographique et sociale. Ces populations sont condamnées à l'usage d'un vocabulaire exsangue, fait de mots imprécis et mal organisés. Mais, prétend le linguiste, ce langage est suffisant, sinon adéquat, pour établir des échanges qui relèvent davantage de la « communion que de la communication ». Vivant en vase clos, « partageant tellement de choses, subissant tellement de contraintes et de frustrations identiques », ces personnes peuvent en effet se dispenser de l'acquisition de compétences langagières élaborées (*Le Monde*, 21 décembre 2007). Il s'agit pourtant bien d'un langage qui dénote le faible statut du groupe, et qui peut être source de menace pour la majorité. Dans une intervention ultérieure, Bentolila affirme que ces individus, « en difficulté de conceptualisation et d'argumentation [...] seront séduits par tous les stéréotypes qui offrent du monde une vision dichotomique et manichéenne. Ils seront docilement soumis aux règles les plus rigides, aux mots d'ordre les plus arbitraires pourvu qu'ils leur donnent l'illusion de transcender les insupportables frustrations quotidiennes ; ils seront parfois tentés par des actes désespérés qui leur paraîtront donner un sens à leur vie » (*Le Monde*, 22 novembre 2008). Prenant le contre-pied de ces affirmations, et accusant

Bentolila de prêcher le point de vue des dominants, Alain Kihm vient au secours des modes de communication qui se construisent dans les groupes marginaux. Il rappelle que, « Dans les années 60 et 70 [...] William Labov découvrait chez les jeunes Noirs des quartiers ghettos de New York une culture narrative, d'une richesse insoupçonnée, faite de récits d'expérience, d'énigmes, de blagues ritualisées, de poèmes satiriques, le tout manifestant une virtuosité langagière que presque tous partagent. Insoupçonnée cette richesse, parce que d'une culture consciente d'être stigmatisée. On ne montre pas ce qu'on peut faire à qui, on le sait, l'a par avance jugé et condamné ». (*Libération*, 7 février 2008)

La notion de ghetto réunit ces deux positions apparemment inconciliables. Selon Lapeyronnie, « Pour que se constitue un ghetto, il faut à la fois une fermeture d'un territoire vis-à-vis du reste de la société et la construction, dans cette cité, d'une contre-société ou d'un mode de vie particulier. Autrement dit, les ghettos se construisent autant par l'extérieur – cela correspond aux effets de la ségrégation sociale et raciale – que par l'intérieur – l'élaboration d'une organisation sociale qui permet de compenser un peu les blessures infligées par la société. [...] Le ghetto est donc un univers de stéréotypes d'où chacun cherche à s'échapper mais dont tout le monde est complice » (*Le Monde*, 30 décembre 2008 ; cf. aussi Lapeyronnie, 2008 ; *Le Monde*, 3-4 mai 2009, p. 22, pour un compte rendu d'une opposition analogue entre les positions de Alain Finkelkraut et Danniel Pennac à propos du langage de banlieue).

La mise en regard des dominants et des dominés rebondit au travers d'antonymies – le distingué et le vulgaire, l'unique et l'indifférencié, l'original et le banal – qui obligent tous les groupes à se mesurer sur des continuums polarisés par la valeur. Le pôle dominé est associé à des besoins biologiques élémentaires, des consommations et des goûts communs. Inversement, le pôle dominant est crédité de besoins spirituels, de consommations rares, de goûts épurés, gratuits, désintéressés, affranchis des nécessités économiques et tributaires, selon une expression qui remonte à Veblen (1899), d'un « canon de futilité ». Un tel système

d'oppositions homologues suggère que dominants et dominés se différencient sur des critères produits et légitimés par les premiers mais par rapport auxquels tout le monde est astreint à se positionner. J'ai déjà évoqué à ce propos l'hypercorrection langagière des classes moyennes qui, selon Bourdieu, est avivée par une référence anxieuse à la norme légitime du langage académique. Une enquête de Bourdieu et Darbel (1969) sur la fréquentation des musées illustre cela d'une autre manière. La fréquentation faiblit, mais la tendance à exagérer cette pratique augmente, lorsque décroît le statut social des personnes interrogées : « La surévaluation [...] du temps effectivement passé au musée trahit [...] l'effort des sujets les moins cultivés pour se conformer à ce qu'ils tiennent pour la norme de la pratique légitime » (p. 70). Les enquêteurs doivent alors omettre des alternatives de réponse nobles comme l'explication avancée sur l'amour de l'art, pour une question concernant les raisons de la fréquentation des musées. Ces réponses sont inéluctablement choisies par des individus qui, clairvoyants quant aux pratiques liées à l'affirmation du goût légitime, se rendent au musée, en réalité, pour toutes sortes d'autres raisons.

On assiste ainsi à la consolidation d'une vision spéculaire des représentations des dominants et des dominés. Si les dominés se singularisent par leurs déficiences et par ce que les dominants leur refusent, ces derniers se font remarquer par leur insouciance voire leur arrogance moqueuse envers les pesanteurs de la structure sociale. Les monographies sur les groupes dominants, qu'il s'agisse de la bourgeoisie naissante (Tocqueville, 1835; Veblen, 1899), du patronat (Bourdieu & Saint Martin, 1978; Pinçon & Pinçon-Charlot, 1999), de l'aristocratie (Saint Martin, 1993), des élites politiques (Darbel & Schnapper, 1969), économiques (Bottomore, 1967; Mills, 1956) et intellectuelles (Bourdieu, 1984a), des classes dirigeantes (Dahrendorf, 1964) ou des nantis de la grande bourgeoisie (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1997, 2007), peinent toutes à séparer ce qui relève des conduites des dominants eux-mêmes de ce qui est prescrit à tous les groupes et qui devrait donc être recensé auprès de tous. Ces prescriptions de comportement sont basées sur le credo de l'autonomie et de l'autodétermination

individuelles. Elles sont mieux personnifiées par les dominants qui paraissent dès lors se soustraire aux déterminismes qu'impose toute appartenance sociale.

Une société polycentrique

On peut se demander si une approche plus respectueuse des spécificités des groupes parviendrait à corriger cette perception déséquilibrée, en vases communicants, des dominants et des dominés. En substituant l'altérité à l'infériorité, la juxtaposition à la hiérarchie, une telle approche apporterait un bénéfice certain aux groupes de faible statut social. Elle contribuerait à rehausser leur valeur en soulignant ce qui, en dépit de la domination subie, relève des productions autonomes des membres du groupe². Les travaux sur l'identité sociale montrent le bienfait que tirent parfois les membres des groupes stigmatisés d'une fermeture des frontières vis-à-vis du hors-groupe dominant. En valorisant des aspects distincts d'un même domaine, comme le salaire ou la sécurité de l'emploi plutôt que l'épanouissement personnel, en ajustant leurs aspirations à leur devenir objectif et en privilégiant les comparaisons avec d'autres membres du groupe propre, les dominés parviennent à donner une image plus favorable de leur groupe et à améliorer leur estime d'eux-mêmes (Lemaine, 1966; Major, 1994;

2. La méthodologie des approches de spécificité se singularise par le recours à l'observation participante et notamment à des personnalités autochtones qui, de par leur statut privilégié dans le groupe, font office d'*informateurs*. Cela permet une analyse qui s'inscrit dans le groupe lui-même, qui met en œuvre des instruments supposés plus directs, mimétiques, non contaminés par le groupe d'appartenance du chercheur et qui réduit la distance qui le sépare de ceux-là mêmes qui sont l'objet de l'analyse. Hoggart (1970) se substitue à cet informateur dans la mesure où il se déclare d'entrée de jeu comme un ancien membre du groupe qu'il étudie et comme ayant été profondément influencé par son origine ouvrière (cf. p. 42 et suivantes). Nombre de propos qu'on lit dans les ouvrages qui décrivent les spécificités d'un groupe soulignent l'importance de cette participation active du chercheur dans l'objet étudié, qui se résume parfois à une déclaration d'appartenance ou à la dénonciation d'expériences vécues à caractère négatif (Gilligan, 2008).

Sanher & Garcia, 2009 ; Tajfel & Turner, 1979). Mais force est de reconnaître que ces stratégies trouvent leur raison d'être dans le rapport qui unit les dominés au hors-groupe dominant, comme en témoigne le fait que l'intensification de ce rapport est parfois en mesure de les rendre inopérantes (cf. Chiu, 1998). Les démarches de spécificité sont donc elles aussi incomplètes voire réductrices. En concevant les groupes comme des totalités cohérentes, des microcosmes, des forces génératrices de pratiques et de symboles, elles font abstraction de leurs rapports de pouvoir, de leurs différences de statut et de prestige. Cela limite la compréhension de la genèse des conduites des dominés, mais également des dominants. C'est précisément parce que les dominants se dérobent à la perception collective et donc à leurs rapports aux hors-groupes, parce qu'ils se veulent des personnes autonomes dont la sociabilité demeure hors du champ de vision des autres, qu'une démarche centrée sur les dominants eux-mêmes manque ce que leurs représentations doivent à la position de leur groupe dans la structure sociale.

Il est pourtant un domaine dans lequel les démarches de spécificité semblent s'imposer tout naturellement. En psychologie sociale, on assiste depuis une vingtaine d'années à un intérêt grandissant pour l'étude comparative de vastes ensembles culturels (cf. Bruner, 1991). Ainsi ont été proposées différentes versions d'une distinction entre cultures individualistes (occidentales) et collectivistes (orientales, si l'on s'en tient aux formations sociales le plus souvent étudiées). Ces cultures seraient régies par des normes et des valeurs fondamentalement hétéroclites : les Occidentaux développeraient des croyances les amenant à se considérer comme des personnes à part entière, indépendamment des groupes auxquels ils appartiennent et des rôles qu'ils assument ; les Orientaux valoriseraient la fusion avec autrui et enracineraient leurs perceptions d'eux-mêmes dans leurs groupes. Cette distinction vise à promouvoir une psychologie sociale qui, dans la mesure où elle met en place un cadre conceptuel adapté à chaque culture, œuvrerait dans le respect de chaque matrice culturelle (Fiske, Kitayama, Markus & Nisbett, 1998 ; Kitayama & Cohen, 2007).

Plusieurs chercheurs ont entrepris d'appliquer ces contenus culturels aux groupes liés par des rapports statutaires dans les sociétés occidentales, notamment les sexes et certaines catégories ethniques (cf. Hacker, 1974; Harding, 1986; Josephs, Markus & Tafarodi, 1992). Ces tentatives ne sont pas dénuées d'intérêt. Elles contribuent à émanciper ou du moins à restituer une certaine dignité à ceux qui, occupant une place défavorisée dans la structure sociale, sont souvent privés des moyens d'élaborer une identité sociale satisfaisante. Mais elles comportent un danger majeur. Ayant comme support des sociétés globales présumées en quelque sorte autarciques et non des classes opposées voire antagonistes, les approches culturelles se dispensent de penser les rapports entre les groupes. Appliquées à l'étude de l'asymétrie dans une société donnée, elles demeurent inévitablement confinées à une sociographie des représentations des dominants et des dominés qui ne permet pas d'accéder à leur genèse. La transposition des concepts qui relèvent des différences culturelles à une culture donnée, pour désigner des groupes positionnés différemment dans la structure sociale, est donc entourée de corrélats idéologiques qui, me semble-t-il, éclairent l'engouement que manifestent certains psychologues sociaux pour le culturalisme. Il s'agit tout à la fois d'une justification de l'ordre établi et d'une réhabilitation populiste des dominés. D'une part, le rapport de domination est mis entre parenthèses et les groupes sont promus au rang d'univers autosuffisants et autonomes. D'autre part, les dominés se voient débarrassés de leur hétéronomie et leur point de vue est célébré par une définition qui semble emprunter uniquement à leur propre voix. « En réinterprétant les inégalités en termes de différences, s'insurgent Bihl et Pfefferkorn (1999, p. 13), la "nouvelle droite" masque et justifie l'aggravation des premières au nom du respect des secondes ». Ce qui caractérise les membres du groupe ne semble rien devoir à la domination sociale. Leurs attributs sont consubstantiels au groupe, et ils les affichent en toutes circonstances.

On comprend alors aisément que si le dominocentrisme menace les approches de la domination sociale, une autre méprise, l'essentialisme, menace les approches de la spécificité qui font des

groupes dominants et dominés des entités étrangères les unes aux autres, dépouillées de rapports. Les approches de la spécificité des groupes contribuent, dans leur ensemble, à occulter la domination intergroupes. Comme le suggère Bourdieu (1990), « On sait les dangers auxquels est infailliblement exposé tout projet scientifique qui se définit par rapport à un objet pré-construit, tout spécialement lorsqu'il s'agit d'un groupe dominé [...] Transformer, sans autre forme de procès, en problème sociologique, le problème social posé par un groupe dominé, c'est se vouer à manquer d'emblée ce qui fait la réalité même de l'objet, en substituant à une relation sociale de domination une entité substantielle, une essence, pensée en elle-même et pour elle-même » (p. 30). À l'occasion d'une nouvelle traduction en langue française de l'essai de Gilligan (2008) dans lequel elle revendiquait une moralité spécifiquement féminine, plus attentive aux relations interpersonnelles qu'aux principes abstraits du droit, un commentateur pointe le danger de l'essentialisation : « Gilligan a beau prévenir qu'elle ne veut absolument pas "établir une généralisation quelconque", d'autres s'en chargent pour elle » (*Le Monde*, 5 septembre 2008). Tirillée entre dominomorphisme et essentialisme, l'étude des représentations des groupes dominants et dominés assume une complexité qui ne paraît pas résoluble au moyen de simples opérations techniques inhérentes à la recherche empirique. Cette étude requiert la formulation de nouveaux concepts et de nouveaux principes théoriques. Ceux-ci doivent rendre compte de ce qui sépare les représentations des dominants de celles des dominés mais aussi de leur origine commune. C'est cette approche qui est au cœur du présent ouvrage et dont je vais esquisser maintenant les lignes de force.

Dominance et spécificité dans les relations entre groupes

La psychologie sociale des relations entre groupes tend à limiter l'emploi de la notion de groupe aux cas dans lesquels les opinions, attitudes et comportements des individus invoquent de manière explicite des contenus collectifs. La théorie de l'identité sociale (Tajfel, 1974 ; Turner *et al.*, 1987) est une parfaite illustration de ce *Zeitgeist* qui imprègne la psychologie sociale contemporaine. La notion d'identité sociale, à savoir la partie du concept de soi qui découle de la connaissance et donc de la conscience d'appartenir à un groupe, y est opposée à celle d'identité personnelle comme le semblable est opposé au différent, le pluriel à l'unique, le sociologique au psychologique, etc. Le groupe est supposé produire de la *dépersonnalisation*, une notion qui désigne le mécanisme par lequel les individus en viennent à se considérer comme les membres interchangeable d'un groupe opposé à un hors-groupe tout aussi indifférencié. Selon cette théorie, si la dépersonnalisation occasionne l'uniformité des comportements, des attitudes et des perceptions individuelles, le mouvement inverse de la personnalisation encourage les individus à rejeter, ou du moins à mettre en suspens, leur appartenance à un groupe et à souligner leurs différences personnelles : les membres du groupe comparent leurs qualités qui, en se juxtaposant et en s'ajoutant les unes aux autres, font émerger un rassemblement éphémère de personnes ne répondant plus à la définition d'un groupe.

Un problème avec la théorie de l'identité sociale réside dans le fait que dominants et dominés ne manifestent pas la même propension à personnaliser leur soi et à propager des croyances faisant fi de l'emprise du groupe d'appartenance. Ce sont les dominants qui se présentent comme des êtres personnels plutôt que comme les membres d'un groupe. Ils le sont pourtant : nombre de leurs prérogatives individuelles se déduisent de cette appartenance collective. L'analyse des représentations des groupes dominants et dominés ne peut donc coïncider ni avec le point

de vue que les dominants se plaisent à afficher ni avec celui que les dominés sont contraints d'endosser ou de contester. Elle doit aller au-delà d'une description du contenu manifeste de ces représentations. Du constat de la personnalisation plus prononcée des dominants il faut remonter à l'étude de ce qui la produit. Or, la théorie de l'identité sociale introduit un présupposé encombrant dans l'analyse de ces conditions et plus généralement dans l'étude de la domination. En faisant de l'identité personnelle une question étrangère à la dynamique des relations intergroupes et en rendant compte de tous les groupes à travers ce principe unique qu'est la dépersonnalisation, elle s'interdit de comprendre la manière dont le « je » des uns et le « nous » des autres sont tributaires d'un seul et même rapport statutaire entre les groupes. Supposée déterminer les phénomènes groupaux à tous les échelons de la hiérarchie sociale, la dépersonnalisation conduit à assimiler groupes dominants et groupes dominés à n'importe quels groupes régis par des relations symétriques, auprès desquels la poursuite du sentiment d'unicité personnelle est régulée par des principes identiques.

Le champ de la psychologie sociale culturelle semble promis à modifier la représentation monolithique du groupe héritée de ces modèles. Ici, la bipartition de l'individualisme et du collectivisme évoque des ensembles qui se séparent, notamment, selon la force avec laquelle les individus personnalisent les membres de leurs groupes ou au contraire les subordonnent aux impératifs de l'harmonie du collectif. Toutefois, comme je l'ai souligné, ces ensembles demeurent indéterminés quant à leurs rapports, comme dans un état d'apesanteur sociale. Leurs genèses s'enracinant dans des faits historiques complexes et présentés comme autonomes, les groupes sont alors isolés et rendus incommensurables. Les acquis des travaux qui adhèrent de près ou de loin à ces présupposés, lorsqu'ils sont utilisés pour étudier des groupes différenciés par leur prestige dans une société donnée, font taire au passage ce qui les réunit dans un rapport inégal. En réalité, même les représentations culturelles, en dépit de leur apparente souveraineté, sont tributaires de l'histoire et du conflit intergroupes sous la forme notamment de la pénétration coloniale (*cf.* Hermans & Kempen,

1998 ; Maalouf, 1998 ; Said, 1996 ; Todorov, 1982). *Le Monde* du 6 juin 2000 rapporte les critiques formulées au conformisme de leur propre société par des entrepreneurs japonais, des personnes très exposées au modèle occidental (cf. aussi Sedikides, Gaertner & Togushi, 2003).

Il est vrai que les représentations des groupes dominants et dominés se séparent sur des contenus proches de ceux décrits dans le champ de la psychologie culturelle. Les groupes dominants sont faiblement unifiés, tout comme les Occidentaux, tandis que les groupes dominés sont plus homogènes et substantiels, tout comme les Orientaux. Mais cette différenciation entre dominants et dominés est commandée par leurs rapports et non par une quelconque spécificité inhérente aux matrices sociales, idéologiques, culturelles voire biologiques des groupes concernés. Le groupe holiste, homogène et dépersonnalisé, que je nomme *agrégat*, est une représentation qui se construit dans l'interaction sociale et qui émerge plus fréquemment et avec plus de vigueur pour désigner des individus placés aux échelons inférieurs de la hiérarchie sociale. D'autres groupes ne conduisent pas inéluctablement à la dépersonnalisation et à la caractérisation de tous leurs membres sur la base d'un prototype ou d'attributs partagés. Bien au contraire, ces groupes abritent des formes innombrables de recherche de distinction personnelle et soulignent le sentiment d'unicité de leurs membres. Ce type de groupe, que je nomme *collection*, est appliqué plus fréquemment à des individus placés aux échelons supérieurs de la hiérarchie sociale.

Concédant à l'impératif de spécificité, il convient donc de parler de groupes au pluriel, en correspondance avec des types de conduites et des principes radicalement distincts de différenciation sociale (un principe de différenciation interpersonnelle et d'unicité chez les dominants, et un principe d'homogénéité et de spécificité groupales chez les dominés). Il y a, comme nous le verrons, un essentialisme qui s'applique au groupe mais également, de manière spéculaire, un essentialisme qui s'applique à l'individu, à la personne, à l'Homme, que j'appellerai, en

empruntant la formule à Beauvois (1994), une *personnologie*. Mais cette analyse doit être complétée. Concédant à l'impératif de la domination, il faut également reconnaître que les principes de différenciation sociale propres aux dominants et aux dominés, bien que prodigieusement différents l'un de l'autre, ne sont pas incommensurables. Ils sont, au contraire, hiérarchisés, le principe des dominants véhiculant mieux que celui des dominés un modèle d'identité universel.

La personnalisation et la dépersonnalisation du soi seront traitées ici comme deux corollaires de l'appartenance des individus à des groupes. Les chercheurs tributaires de la théorie de l'identité sociale peinent à admettre que le personnel et le collectif sont les deux faces de la même médaille. Toutefois, ne pas le reconnaître revient à superposer les concepts théoriques aux croyances propagées par les membres des groupes dominants. C'est entretenir des dominants les images qu'ils propagent d'eux-mêmes. C'est donc aussi entériner la légitimité qu'ils convoient lorsqu'ils s'affichent comme des personnes irréductibles les unes aux autres et indifférentes aux pesanteurs de la structure sociale. Pour leur part, les chercheurs œuvrant dans le champ de la psychologie culturelle ou inspirés par les postulats de ce courant ne peuvent admettre que le passage d'un système de valeurs qui accentue le poids de la personne à un système de valeurs qui accentue le poids du groupe ne puisse s'effectuer sans le recours à des concepts distincts. Mais leur recours à deux appareillages conceptuels radicalement distincts les expose à manquer le rôle de la domination dans l'émergence de manières d'être qui sont hiérarchisées quant à leurs valeurs et à leurs utilités sociales.

En élargissant la notion de groupe et en refusant d'accorder des rôles théoriques antagoniques à ce qui relève de l'individuel et du collectif, nous examinerons les représentations des dominants et des dominés à la lumière de ce qui les constitue dans leurs rapports et de ce qui les particularise dans leurs contenus. Ce livre se veut une contribution à l'idée, aussi simple que mal acceptée,

selon laquelle l'identité personnelle est l'une des expressions les plus achevées de l'appartenance à un groupe.

Le thème du statut social traverse toutes les disciplines des sciences sociales. Il est pourtant, à mes yeux, le thème par excellence de la psychologie sociale. Dans ce livre j'en parlerai du point de vue de cette discipline, mais je n'hésiterai pas au besoin à faire appel aux contributions de certains sociologues. J'aurai également recours, s'agissant d'illustrer comment le statut social investit nos représentations quotidiennes, au discours de la presse sur les dominants et les dominés.

Le premier chapitre discute la notion d'essentialisme. La psychologie sociale contemporaine y voit l'une des sources majeures de la cohésion des groupes. Mais cette notion, dans son acception courante, décrit en priorité la cohésion des groupes dominés. Les groupes dominants cultivent à leur propre égard un autre type d'essentialisme, la personnologie. S'appuyant sur cette distinction de l'essentialisme collectif et personnologique, le chapitre 2 définit les groupes collection et agrégat. Le chapitre 3 analyse les contenus des représentations de ces groupes. Il expose notamment les insuffisances des modèles actuels du groupe et souligne la nécessité d'élargir ces modèles pour prendre en compte les effets de la structure sociale sur les cognitions individuelles. Une mise à l'épreuve liminaire de nos concepts avec la réalité sociale sera présentée au chapitre 4. Le chapitre suivant s'attelle aux principes théoriques qui président à l'émergence des collections et des agrégats. La portée heuristique de notre modèle est évaluée au chapitre 6, en explorant un phénomène capital des dynamiques intergroupes : l'effet d'homogénéité du hors-groupe. Cet effet, auquel les psychologues sociaux confèrent d'ordinaire une grande généralité, se révèle d'une portée bien plus limitée lorsqu'il est replacé dans le contexte des interactions entre groupes de type collection et de type agrégat. Après avoir insisté sur l'importance du statut social dans les dynamiques intergroupes, le chapitre final expose les raisons de la discrétion dont fait preuve la psychologie sociale contemporaine lorsqu'il s'agit des relations entre groupes dominants et dominés.